

Annales

<http://Trempepet.uqam.ca>

8 Juillet 2002. *Variation sur le thème des découvertes avec un peu trop de « ou l'un ou l'autre ».* J'ai découvert Benjamin il y a une vingtaine d'années. C'était l'époque où, tous les soirs, avant de m'endormir, je lisais un aphorisme de *Minima moralia*, mon piton de secours pour la traversée de la nuit. Un soir, je sentis — assez confusément, je dois l'admettre — que c'était trop : trop de voies sans issue, trop de noir, trop de malheur ; je vis que l'intelligence et la lucidité d'Adorno, si elles continuaient à s'acharner contre le mal absolu, risquaient d'é-mousser les facultés qu'elles étaient censées aiguïser. Le jour suivant, je lus un essai de Benjamin (je ne me rappelle plus lequel) et ce fut une bouffée d'espoir. Il me fit voir, derrière l'écran d'impuissance érigé par la raison adornienne, des clairières, des points d'appui et des ponts d'espérance. Benjamin remplaça Adorno. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Benjamin à tort et à travers et, à force de le citer mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Adorno. La profondeur de Benjamin m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme — je m'en apercevais quand son obscurisme se transformait, dans la bouche de ses adeptes, en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Benjamin : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière benjaminienne ; du flou profond, qui rend mystérieux les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je veux reprendre les couteaux d'Adorno, même contre Adorno, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Wittgenstein il y a trente ans. C'était l'époque où Russell et Lénine affûtaient mes pensées. Je sentais,

confusément, que trop c'était trop, que l'esprit de Russell et l'engagement de Lénine, à la longue, pouvaient diluer mes facultés que, pourtant, ils étaient censés cristalliser. Wittgenstein fut une bouffée d'espoir. Wittgenstein remplaça Lénine et Russell. Il permettait de voir, derrière les discours huilés et précis des deux grands engagés, des gouffres, des taches de nuances, des ponts de déraison. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Wittgenstein à tort et à travers et, à force de le citer mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que pour Lénine. Plus profondément que pour Russell. La profondeur de Wittgenstein m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme – je m'en suis aperçu quand son obscurisme se transformait dans la bouche de certains de ses adeptes en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Wittgenstein : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière wittgensteinienne ; du flou profond, qui rend mystérieux les jeux les plus ordinaires, je devais me libérer. Je veux reprendre les couteaux de Russell et les fusils de Lénine même contre Russell, même contre Lénine, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Proust à la sortie de l'adolescence. C'était l'époque où, tous les après-midi, je renonçais au football, au billard ou aux cartes pour lire *Ulysses*, mon échafaud de rêves. Un soir, je sentis – assez confusément, je dois l'admettre – que c'était trop : trop de jeux, trop d'érudition, trop de langue ; je vis que la curiosité et l'éclat de Joyce, s'ils continuaient à s'exciter dans le monde des livres, risquaient de me faire perdre l'autre monde même s'ils étaient censés m'aider à le retrouver. Le jour suivant, je commençai un roman de Proust (je me rappelle très bien lequel) et ce fut une bouffée de compréhension. Il me fit voir, derrière la perfection de l'écran joycien, des bavures, des marais et des fleurs fanées. Proust remplaça Joyce. Depuis, comme tous mes amis, j'ai parlé de Proust à tort et à travers et, à force d'en parler mais, surtout, à force d'en entendre parler, j'ai commencé à douter.

Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Joyce. La broderie de Proust m'est alors apparue frôler le vide — je m'en apercevais quand ses détails se transformaient, dans la bouche de ses adeptes, en *motisme*¹. Depuis quelques mois j'ai abandonné Proust : je me suis dit qu'il fallait que je mette la dentelle proustienne dans mon bonheur-du-jour ; des vaguelettes, qui rendent intelligents les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je veux reprendre les jeux de Joyce, même contre Joyce, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Nietzsche au début de l'adolescence. C'était l'époque où je cherchais l'amour dans les aisselles des femmes, la profondeur dans un verre de Martini, le risque dans le poker, la jouissance sous une pute, la poésie dans *Les fleurs du mal* et la tristesse dans Bergman. Il est entré dans mes globules rouges. Je ne peux plus m'en passer. Plus besoin de le lire mais, surtout, je suis indifférent aux conneries que l'on débite sur lui. Sur moi.

9 juillet 2002. *Multitude*. « Peuple » m'a toujours fait des effets fort désagréables : que ce soit dans l'acception nietzschéenne de « populace » ou dans celle, romantique, de « chair et sang de la nation », le peuple m'a toujours donné une irrépressible envie de me gratter, comme quand on me parle de poux ou de chenilles. Quand j'entends « peuple », je vois un troupeau de moutons qui suit un berger, passablement débile, le long d'éboulis surplombant un torrent enragé. À vrai dire, il y a un cas, un seul, où j'aime le mot « peuple » : quand il apparaît sur les enseignes des armées romaines. Là, ni lui ni le Sénat ne cachent leur rôle d'excuse pour l'armée de l'Empire.

Pour moi « masse » est un terme de la physique que la philosophie politique a emprunté par erreur : la masse est un blanc magma gélatineux qui me donne envie de vomir par

¹ Émission de chaînes de mots autistes.

excès d'insipidité. Je ne dirai rien de « foule », parce que je la lie à la sortie des stades de mon pays natal et aux cris bestiaux des pro-taliban quand on lapide une femme adultère. Je suis donc fort heureux que les philosophes de la pensée-forte italienne aient redoré le blason de « multitude ». La multitude n'a rien de sirupeux, ni de bête ; elle est un ensemble qui n'a besoin ni de glu ni de chaînes pour garder les individus réunis.

Elle est une fourmilière de cigales.

Allons à une des sources : « La multitude postmoderne est un ensemble de singularités dont l'outil de vie est le cerveau et dont la force productive est la coopération. »² Pour coopérer il suffit d'avoir quelque chose en commun : la langue, quelques millénaires de culture et quelques millions d'années de biologie. La multitude est dans le commun mais, dans le commun, elle ne se perd point. Je dois admettre que j'aime la tentative de comprendre les phénomènes politiques et sociaux en faisant levier sur la multitude, aussi parce que cela permet à Nietzsche d'entrer, par la grande porte, dans l'auberge de la gauche et de régler ainsi, temporairement, l'épineuse question de son appartenance³. *Commun*, comme *multitude*, est un angle, une clef, un outil, un point de vue : disons un concept qui permet de comprendre la multitude et qui, en même temps, par celle-ci est éclairci. *Commun* est loin de *communauté* comme *multitude* l'est de *peuple*, surtout parce que, dans le commun, qui est sans moutons (et sans Être aussi), on n'a pas besoin de bergers. Le commun existe parce qu'il y a le langage, parce qu'on est des hommes. On est ainsi faits que, dès qu'on parle — en silence, avec des sons ou par écrit — on trouve toujours quelque chose de commun. Qu'il creuse les différences ou qu'il abstraie les similitudes, le langage ne peut se « libérer » du commun.

² Toni Negri, « Multitude », dans *Kairos, Alma Venus, multitude*, Calmann-Levy, 2001.

³ Ce qui m'étonne, c'est qu'on fasse comme si de rien n'était.

Tilleuls, hortensia et bergers. Quand je lève les yeux de mon ordinateur, je vois, dans le minuscule jardin qui me sépare des Dominicains, un énorme tilleul⁴ et un hortensia⁵ bien dodu. Qu'ont-ils en commun, que partagent-ils, ces deux hôtes de mon jardin ? Rien, qu'ils sachent. Beaucoup, que je sache. Dès qu'on en parle, le tilleul et l'hortensia ont beaucoup de choses en commun, le sol et l'air par exemple – pour ne pas parler d'un propriétaire ; mais ni le tilleul ni l'hortensia ne le savent, c'est là leur chance. S'ils le savaient, s'ils parlaient, j'ai l'impression qu'ils ne verraient pas ce qu'ils ont en commun mais qu'ils seraient sensibles surtout aux différences (on ne demande pas à des végétaux d'abstraire !) : le tilleul verrait une espèce d'arbuste, court sur pattes, avec de grosses fleurs blanches et vulgaires ; l'hortensia verrait un long tronc nu avec des fleurs rachitiques. Ils s'accorderaient sans doute pour dire : « Le fait que nous partagions le même terrain et le même arrosoir est sans importance, ce qui est important c'est notre diversité. » Mais on n'a pas besoin d'aller si loin pour parler du commun. Il suffit de considérer, que sais-je ? un berger sicilien⁶ et un berger des collines Matopos⁷ au IV^e siècle avant Jésus-Christ,

⁴ *Tilia platyphyllos*, vulgairement tilleul de Hollande.

⁵ *Hydrangea*, de son nom scientifique. L'hydrangea appartient à la famille des *saxifragacées*, sous-classe des *dialypétales*, classe des *dicotylédones* (classe des végétaux phanérogames angiospermes comprenant les plantes à ovaire renfermant deux cotylédons dans la plantule de leur graine).

⁶ Île appartenant à l'Italie depuis 1860 et située dans la Méditerranée devant la Tunisie. Célèbre, entre autres, pour être la terre d'origine d'Archimède et d'Al Capone et pour avoir servi de cadre au massacre des Français lors des vèpres du 30 mars 1282 (Vêpres siciliennes).

⁷ Collines du Matabeleland dans le sud du Zimbabwe, célèbres pour les peintures Khoikhoï de la période 5 000-2 000 avant Jésus-Christ. Le Zimbabwe est aussi célèbre pour les restes de l'*Homo sapiens rhodesiensis* qui, quoi qu'en pensent les Anglais, est un ancêtre de Mugabe et non de sir C. Rhodes. Selon les dernières études réalisées à l'Université libre de Bulawayo en collaboration avec l'institut Trempet de l'UQAM, C. Rhodes, comme une très grande partie des Blancs, descendrait de *Simia stupida britannica* (des hommes simiomorphes découverts par des chercheurs zimbabwéens dans le sud de l'Angleterre) et non de l'*Homo sapiens*.

pour voir qu'ils avaient bien des choses en commun. Ils avaient le même sol, mais, surtout, le même besoin de survivre en se déplaçant avec des troupeaux : ce qui est plus que suffisant pour que des hommes aient à peu près les mêmes comportements, les mêmes ruses, les mêmes désirs... la même culture. Les deux ne le savaient pas, même s'ils portaient inscrits dans leurs comportements et dans leurs pensées les fruits de ce qu'ils partageaient. Les deux sont comme mon tilleul et mon hortensia. S'ils s'étaient rencontrés, ils n'auraient vu que les différences — de langue, avant tout. Mais les humains ne sont pas des tilleuls, ou, si on ne veut pas trop insister sur les différences, les humains sont des tilleuls dont une partie (les commerçants et les philosophes, en particulier), pour survivre, parlent avec d'autres humains, même s'ils sont éloignés et, pour vendre leurs marchandises ou leurs idées, analysent les différences et cherchent les similitudes.

Avant que la technique ne permette de réduire toute la terre à un monde, le commun était donc, surtout, le commun de la proximité physique. Que le Christianisme et l'Islam aient trouvé un commun abstrait comme l'âme est beaucoup moins important qu'on ne le pense. La reconnaissance du commun, avant l'arrivée d'une technique qui permet de voir de ses yeux⁸ les « autres » plus autres que les autres, était déléguée à des intellectuels, des prêtres, des penseurs, des gens instruits qui créaient un commun, soit comme un fondement abstrait soit comme un but, pareillement abstrait⁹. Maintenant que nous gagnons notre pain en parlant, en construisant des machines qui creusent la terre sans nous, qui sont même capables de construire d'autres machines ; en mettant au centre notre cerveau plutôt que nos muscles, nous

⁸ Avec l'aide d'instruments qui nous appartiennent, comme les yeux.

⁹ Mais dans l'abstraction *source* et *fin* sont complètement interchangeables, il suffit d'un peu de rhétorique. Les Grecs, maîtres ès rhétorique, le savaient tellement bien qu'ils parlaient de *cause finale* et *cause agente* comme de deux éléments de la *cause*.

n'avons pas besoin d'intermédiaires (sinon d'autres comme nous, qui ne portent aucune Vérité dans leur sac) pour voir les autres. Quand un Japonais, un Indien, un Français ou un Américain sont assis devant leur ordinateur pour écrire un programme, ils partagent certainement autant de choses que les bergers et les tilleuls, à une différence près : ils se voient, sans besoin d'intermédiaires, comme des individus qui coopèrent malgré la distance.

Malgré la distance, aujourd'hui, on partage (comme auparavant les gens instruits avec les livres), plus qu'avec les livres.

Aujourd'hui, à cause de la distance, on peut chercher un commun plus petit que la terre sans que le commun ne se transforme en un enclos communautaire (c'est l'espoir de la gauche politique), ou en un trou narcissique (c'est l'espoir de la gauche psychologique).

10 juillet 2002. *En ille.*

Pourquoi prendre un chou-pille
Pour aller chasser l'anguille
S'il suffit d'une simple guenille
Sur l'épaule de ma belle-fille
Au visage qui ne sourcille
Même devant une verte chenille
Glissant vite sous une charmille
Surtout si elle se déshabille
Qu'avec rage elle mordille
Une blanche et grosse pastille
Après quoi folle elle sautille
Et sans trêve elle gambille
Puis d'un coup se recroqueville
Pour cueillir de grosses myrtilles
Pas plus hautes que ses chevilles
Quand voilà un joyeux drille
Rouge visage de pacotille
Litres de sang qui fourmillent
Plus vulgaire qu'un soudrille

D'une fasciste esquadrille
Qui va bombarder Manille
Pour cueillir des ramilles
Sans que les bébés ne cillent
Pour une simple escarbille
Rien d'autre qu'une broutille
Qui à vrai dire un peu croustille
Ou, plutôt, est-ce qu'elle frétille ?
Sous la rouge grande mantille
Volée à une dame de Castille
Où parfois on s'émoustille
Avec de vieilles béquilles
Garnies de jaunes roquilles
Que les amis des gros gorilles
Qui aiment les dodues morilles
Qui sans charme pendillent
Dans des prés de camomille
Pleins de gousses de vanille
Etc. etc. etcétérille
J'en ai plein les quilles
De ces histoires en ille
Je fais donc un arrêtille
Certainement définitille.

11 juillet 2002. *Zimbabwe.* Il y a plein de gens qui ont des phobies. Il y a même des gens qui les expliquent : si tu as la phobie du cheval alors ton père... si tu as peur des araignées alors ta mère... si tu fuis toutes les fois que tu rencontres une femme en pyjama jaune ayant trois carrés magenta dans des cercles bleus, c'est parce que ton œdipe... Il n'y a pratiquement pas de phobies inexplicables, et surtout pas d'inexplicables – il suffit d'avoir l'argent pour payer un psy. Par contre les *philies*, quand elles ne sont pas considérées perverses, sont traitées comme quelque chose de pas important. Comme si la peur des chevaux était plus importante que

l'amour des chenilles ! Moi qui ai une seule phobie¹⁰ mais beaucoup de *philies*, j'en ai une en particulier qui mériterait un traitement psychanalytique et, pas tellement parce que je voudrais savoir d'où elle vient, mais parce qu'elle risque de me faire perdre les deux ou trois bons amis qui me restent. Je suis **Zimbabwephile** ! Vous avez bien lu :

Zimbabwephile. Pourquoi ? je ne le sais pas. Depuis quand ? Depuis le 18 avril 1980. Cette longue pré-misse pour m'excuser de mon manque d'objectivité. Avez-vous déjà vu quelqu'un qui philie vraiment quelque chose, dire des choses objectives ? Certainement pas. On emploie même la *philie* comme élément de définition de la non-objectivité. Il suffit, à titre d'exemple, de penser à ceux qui ont la *philie* de la connaissance (ceux qu'on appelle philosophes dans les institutions), qui sont des êtres qui se tueraient pour ne pas être objectifs. Donc, pour faire d'une longue histoire une courte : à propos du Zimbabwe, je ne suis pas objectif. Pourquoi tout ce baratin ? Je ne me rappelle plus. Ah !... oui. C'est à propos de quelques lignes écrites par un certain Ayad dans *Libération* sur *Ancêtres*, un livre de Chenjerai Hove, un Zimbabwéen. Ça me fait chier, que pour valoriser le livre, il écrive que l'auteur a fui le régime de Mugabe. Comme si la fuite était une chose bonne en soi. Surtout du Zimbabwe ! Plus j'y pense et plus je crois être, non seulement Zimbabwephile, mais aussi Mugabephile.

12 juillet 2002. *Radio et musique.* J'ai trouvé pire que *Passages* (l'émission intellectuelle de mauvais ton qui vient de disparaître). C'est une émission du matin animée par un con, au nom à consonance italienne, et par deux ou trois conasses qui

¹⁰ La phobie des oignons. Une vraie phobie : quand je trouve un morceau d'oignon dans mon assiette, si je ne perds pas connaissance, je me cache sous la table où je mords les mollets des convives ou, si je suis seul, je me mords les oreilles, qui, comme vous pouvez vous en douter, sont très longues.

rient de n'importe quoi d'une manière si artificielle qu'on a envie de redorer le blason de *Passages*.

La radio n'est pas faite pour la parole.

La parole accompagnée du son, mais sans la présence d'images, est fausse. Elle a besoin d'artifices pour être vraie, mais elle devient ainsi doublement fausse.

La radio est faite pour la musique.

13 juillet 2002. *Renaissance*. Une madone avec enfant, un tableau qui s'est enfui des *Offices*, s'approche. « *Don't do thaaat !* », hurle la madone au bébé qui ne décolle pas la tête du cou de maman et qui, de sa main inexpérimentée, cherche à lui baisser le t-shirt rouge, très échancré. Mon regard ne suit pas la ligne rouge qui se baisse ; il préfère se coller aux joues énormes et aux yeux riants du fils. Je lui souris. Il me sourit et agite les mains. On se comprend. Entre hommes.

14 juillet 2002. *Révolution*. Ma grand-mère n'a pas vu passer la révolution ; elle a passé sa vie à fasciner, sans un sourire, toujours pliée en deux, toujours au travail. Toujours seule.

Convention. Pourquoi Flaubert, Mirbeau ou Baudelaire exècrent-ils les bourgeois ? Certainement pas parce qu'ils sont riches ou parce qu'ils ont le pouvoir, mais parce qu'ils sont riches, qu'ils ont le pouvoir *et* sont maigres d'esprit ; parce qu'ils sont des meurt-d'idées, des tartuffes ; mais, surtout, parce qu'ils sont conventionnels. Aujourd'hui que les bourgeois peuvent être riches d'esprit, d'idées ouvertes et pas plus hypocrites que les artistes ou les menuisiers, qui peut-on exécreter ? Certainement pas les bourgeois *qua* bourgeois. Les exécration du XXI^e siècle sont les intellectuels progressistes, les pamplemousses, les porte-parole des nouvelles conventions. Ce sont ceux qu'attaquent Roth, Bellow ou Houellebecq ; ceux qui « en veulent aux gens qui échouent

devant la convention¹¹ » ; ceux qui haïssent la vie quand elle prend des formes qui leur échappent ; ceux qui ont choisi la paix des idées.

Ceux qui sont corrects, politiquement, comme les bourgeois l'étaient par rapport à la morale publique.

Autorité. Aujourd'hui, en lisant un article sur Toumaï, le fossile pré-humain vieux de sept millions d'années trouvé au Tchad, je me suis senti comme un enfant laissé seul dans un milieu complètement nouveau où l'on parle une langue qu'il ne comprend pas. À qui demander, si mon papa n'est pas là ? Qui me dira si Toumaï est un pré-humain ou un pré-grand singe ou un être apparu avant le grand embranchement ? Ce ne sera ni un Yves Coppens, ni un Patrick Vignaud, ni même un Michel Brunet qui dit carrément « je n'ai pas de réponse ». S. J. Gould, le seul qui aurait pu me le dire, est mort.

15 juillet 2002. *Thomas d'Aquino.* Que faisait Thomas d'Aquino au XIII^e siècle ? Pour chercher une réponse à tout ce qui pouvait avoir une réponse, il laissait courir la raison sur les plaines de la foi ; il essayait de donner un fondement solide aux rapports entre l'Église et l'État et de poser les bases pour une éthique chrétienne qui s'appropriât les valeurs (certaines valeurs) du monde gréco-romain.

Que ferait un Thomas d'Aquino du XXI^e siècle ? À peu près la même chose que son homonyme du XIII^e siècle : il laisserait courir la raison sur les collines de l'économie pour donner un fondement dynamique aux rapports entre le Capital et l'État et pour poser les bases d'une éthique du capital qui s'approprie les valeurs (toutes les valeurs) de la terre.

Tout le monde veut tout voir, tout le monde veut tout savoir, écrivent *Le Monde*, le *New York Time*, *La Presse*... Tout le monde qui compte. Tous les investisseurs, les petits surtout.

¹¹ Philip Roth, *The Human Stain*, Vintage, 2000.

*Transparence ! Transparence !
Nouou...veeell...lle éthique !
Pas de valeur sans labeur !
À nous l'ééthique, à nous l'argent !
Propre, propre, propriété !*

crient les investisseurs dans les colonnes des journaux qui ne nous épargnent pas des cas dickensiens, comme celui de Jim et Jan Pringle.

Jim et Jan Pringle, après avoir vendu leur compagnie pour 2 millions de dollars en 2000, ont acheté des actions qui, après un an et demi, ont déjà perdu 75 % de leur valeur. Ils pensaient passer une retraite dorée et voilà que, dans la soixantaine, ils doivent retrouver un travail.

Si on ne peut pas avoir confiance dans le marché, en qui peut-on avoir confiance ? Jim : « Je pensais pouvoir avoir un moment de répit et penser quoi faire de la deuxième moitié de ma vie. » Si ce n'était pas à cause de la très forte empathie que nous éprouvons pour les malheureux, nous lui dirions : « Va te faire... »

Pas besoin de souligner que les investisseurs sont des humains comme toi et moi, qu'ils ont besoin de stabilité : ils doivent, par exemple, croire qu'au réveil la route ne se sera pas transformée en rivière ; ils doivent être certains que le volant de leur 4X4 ne se transformera pas en glace aux pistaches ou les seins de leur maîtresse en porcs-épics. Ils peuvent facilement accepter que G. Bell ne soit pas l'inventeur du téléphone mais ils n'acceptent pas que Bell-téléphone triche dans ses rapports comptables.

*On ne joue pas avec notre argent !
Surtout pas les managers à notre solde !*

Tel de nouveaux Jésus, ils prêchent contre les managers-pharisiés, fouteurs de scandales : qu'on leur mette une meule au cou et qu'on les jette dans l'océan. Les petits investisseurs doivent être protégés comme les petits enfants de l'Évangile.

Oh ! tempora. Oh ! mores. Où allons-nous ? Où trouver un sauveur ? Regardez autour de vous, il est peut-être déjà là : ne cherchez pas un guerrier comme Hitler qui écrase tous les méchants gros financiers mais un saint, un sage, un homme de culture comme Thomas d'Aquino. Un nouveau Thomas d'Aquino qui, avec la raison et les écritures comptables, aille chercher les fondements de l'éthique du marché. Un homme qui nous aide à comprendre ce qui s'est passé chez Enron, Xerox, Merck, Vivendi ou Andersen... Eh ! bien, il ne faut pas aller chercher très loin, il est ici, chez nous, au Canada, au pays éthiquement correct. Ce n'est pas une blague : Thomas d'Aquino est le président des industriels canadiens et, comme son plus célèbre homonyme, il s'apprête à fonder une nouvelle éthique. Une éthique des affaires qui n'empiétera pas sur l'éthique des à faire.

16 juillet 2002. *C'est dommage que je sois contre la peine de mort.* Il viole sa fille à partir de neuf ans, pendant neuf ans. À dix-huit ans elle abandonne la maison paternelle. Elle tombe enceinte et revient chez ses parents avec son fils. Le grand-père sodomise le bébé qui meurt avec l'estomac perforé. Personne n'a vu, ou voulu voir ce dont cette bête était incapable.

Si je pouvais, je le mettrais dans un tonneau, les mains liées derrière le dos et de la merde jusqu'au menton. Pour qu'il ne meure pas de faim – je suis contre la peine de mort et c'est dommage – midi et soir, je jetterais des croûtons dans la merde blette et le matin, je le réveillerais avec un long jet d'urine fraîche.